

Perseran, dit-il. Regardez-le, tante, quelle fougue ! On croirait qu'il dirige tout un orchestre, et qu'il monte à l'assaut des difficultés harmoniques.

Tante hochait la tête. "A l'assaut !" C'était exact, et, dans ce singulier professeur, avec une instinctive aversion, elle flairait un soldat. Un jour que la vieille fille écoutait de loin, selon son habitude, les sons d'une marche guerrière, pour piano et cornet à pistons, frappèrent fâcheusement son oreille. Sur le clavier, Aline plaquait des accords retentissants, tandis que Perseran, perlant ses notes avec amour, faisait résonner le salon de l'air bien connu :

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois...

Une ombre soudaine, projetée sur son papier à musique, arrêta l'exécutant.

Il se retourna, et, entre lui et la fenêtre, il aperçut tante Ursule, qui le dévisageait avec des yeux bizarres.

—Qu'est-ce que vous jouez donc là, monsieur Perseran ? demanda la vieille fille d'une voix coupante.

—Mademoiselle, dit le musicien, en se courbant avec une souriante modestie, c'est un pas redoublé de ma composition.

—Un pas redoublé ? Vous composez des pas redoublés ! Mais pour qui ?

—Pour la musique du 1er voltigeurs, dont j'ai l'honneur d'être le chef, mademoiselle....

Tante leva les bras au ciel, ses yeux s'agrandirent, elle ouvrit la bouche, mais ne put proférer aucun son. Perseran, voyant son trouble, mais n'en devinant pas les causes secrètes, ajouta gracieusement :

—Croyez, mademoiselle, que je suis, nonobstant et dans l'intervalle de mes fonctions, bien à votre service....

A ces mots, tante retrouva la parole :

—A notre service ! Vous ! Mais comment a-t-on osé vous envoyer ici, sachant que vous appartenez à l'armée ? Et vous-même, comment ne l'avez-vous pas dit ?

—Mais, mademoiselle, vous ne me l'avez pas demandé !

—Bernard ! cria la vieille fille, d'une voix retentissante ! Bernard !

Et, comme son beau-frère accourait effaré :

—Tenez, admirez votre œuvre ! car c'est vous qui avez choisi monsieur.... Voilà sur qui vous égarez ma confiance !....

—Mais qu'est-il donc ?

Tante toisa Perseran, et, avec un accent de méprisante horreur :

—Un voltigeur !

Et elle sortit. Le lendemain, Perseran fut remplacé par un professeur du sexe féminin. Ursule bouda pendant trois jours, puis parut oublier, et tout rentra dans l'ordre.

M. Bernard se félicita presque de cette nouvelle aventure. Il répéta à sa femme avec une joyeuse satisfaction :

—Positivement, tante devient plus raisonnable. Elle s'est contentée de mettre Perseran à la porte.... Autrefois, elle l'aurait battu !

Le brave homme se trompait pourtant. A la surface, Ursule paraissait plus calme, mais, au fond, elle était toujours aussi agitée. Et un événement prochain, terrible, celui-là allait fournir un aliment nouveau à la haine qu'elle avait vouée à l'armée et à tout ce qui en dépendait.

La guerre de 1870 éclata. La vieille fille en apprit la

nouvelle par le journal. Elle pâlit, voulut se lever, mais ses jambes tremblaient, et ses aiguilles à tricoter, piquées dans un gros peloton de laine, tombèrent, de ses genoux sur le foyer de la cheminée, avec un bruit strident.

—Voilà les infamies qui recommencent ! balbutia-t-elle. Les hommes ne sont donc pas las de s'égorger ? J'ai de mauvais pressentiments.... J'entrevois des désastres épouvantables.... Des flots de sang ! et des flots de larmes !... Ah ! mon Dieu !

Elle se mit à sangloter, puis, avec un geste brusque, elle s'essuya les yeux, sortit du salon et monta dans sa chambre où elle resta enfermée à méditer et à prier.

M. et Mme Bernard, désolés, supprimèrent tous les journaux, et ordonnèrent le silence aux domestiques. Les premiers revers furent ignorés par la vieille fille, mais le visage de son beau-frère, navré des malheurs de la patrie, était cruellement explicatif. Au bout de quelque temps, tante, dévorée par une effroyable anxiété, tournant autour d'une question qu'elle n'osait point faire, prit à part Aline, âgée de quatorze ans, et, brusquement :

—Eh bien ! ma fille, que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Ne me cache rien ! Nous sommes vaincus ?

—Hélas ! tante, l'empereur est pris, l'armée est prise... Tout est perdu et on dit que nous allons être assiégés....

—Assiégés, s'écria Ursule.... Des soldats partout : au dedans, au dehors. Des garnisaires à loger, peut-être... le canon dans les oreilles, jour et nuit ! Supporter cela ? Jamais !

M. Bernard, entendant sa belle-sœur s'exclamer, accourut.

—Oh ! les Allemands, ces barbares ! gémit la vieille fille, les alliés, les frères des Russes qui m'ont assassiné mon pauvre Louis ! Partons. Je ne veux pas rester ici. Faites les malles, sauvons-nous.... N'importe dans quel pays, n'importe sous quel ciel, pourvu qu'on y puisse vivre sans entendre l'infâme bruit des armes, les plaintes des victimes et les hurlements des assassins !

Mais là, elle se heurta à une résistance inattendue. M. Bernard refusa de partir. Il déclara qu'il entendait faire son devoir.

—Et comment ?

—En combattant, comme tous les bons Français.

—Vous ! A votre âge ! Et dans quels rangs ?

—Dans ceux de la garde nationale.

—Et nous, monsieur, votre femme, votre fille, moi enfin, que deviendrons-nous ?

—Mettez-vous à l'abri. Ce sera un grand allègement pour moi.

Alors une autre scène déchirante eut lieu : Mme Bernard protesta qu'elle ne quitterait pas son mari. Elle subirait le même sort que lui, souffrirait avec lui, et mourrait s'il le fallait, compagne dévouée, comme elle avait vécu à ses côtés.

—Alors, tu m'abandonnes ? dit amèrement Ursule.

—Entre toi et mon mari puis-je hésiter ? Pars, laisse-nous à notre malheureux sort. Emmène Aline et la femme de chambre.... Au moins, vous, vous survivrez.

L'excellente femme ne put continuer, elle s'attendrit sur elle-même, et fondit en larmes.

—C'est bien, dit gravement Ursule : je partagerai votre destinée.

Oh ! comme tu nous aimes ! s'écria la bonne Mme Bernard.

—Cœur admirable ! amplifia M. Bernard, touché profondément.

Ils se jetèrent dans les bras les uns des autres.